

Valérie Julia

Lost in adaptation

Ordinateur éteint, magnétoscope en veille, time-code au repos : j'ai rendu un travail la semaine dernière et je vaque tranquillement à des occupations domestiques, profitant de cette période où je me considère en vacances et pas encore au chômage technique. Hélas/heureusement, il suffit parfois d'un (seul) coup de fil pour que le temps s'accélère. Un client, laboratoire de doublage et sous-titrage, m'appelle pour me proposer de traduire un documentaire animalier australien, pour la semaine prochaine. Le délai est court, comme d'habitude ; les rythmes dans l'audiovisuel sont souvent frénétiques, il faut être très organisé pour pouvoir faire autre chose en même temps. J'accepte, les vacances sont finies. Les éléments (script, cassette) sont prêts, j'irai les chercher cet après-midi (j'aime bien me rendre sur place, plutôt que de tout recevoir par la poste et par mail : le traducteur n'a pas si souvent l'occasion de rencontrer des GENS).

Mon client me remet un document émanant de la chaîne (intitulé « volet artistique »...), qui comporte la consigne suivante à l'attention du traducteur : « atténuer le commentaire parfois trop anthropomorphique ». Je signale au passage que le documentaire s'intitule « Love in the Wild » (littéralement, « l'amour dans la nature »...). Il est vrai que dans le petit monde enchanté des documentaires animaliers anglo-saxons, on parle volontiers du « papa » et de la « maman » koala, qui se font des « bisous » et partent « faire leurs courses » pour nourrir leurs petits. Les animaliers français, eux, adoptent un ton plus scientifique, descriptif, purement informatif : on n'y fait pas de sentiment, on évite à tout prix de tomber dans la fiction sentimentale.

De retour à mon bureau, je visionne la cassette et je constate que la consigne donnée par la chaîne n'était pas superflue. Le parti pris du commentaire est clair : dans la nature, les animaux s'aiment d'amour tendre (un peu comme nous les hommes...), et le piano de Richard Clayderman accompagnant les scènes d'effusions le prouve, de même que les cartons des intertitres peints à l'aquarelle. Qu'à cela ne tienne, j'ai déjà fait ça des dizaines de fois et je me mets au travail sans états d'âme.

10 01 52 00 : J'appuie sur « pause ». Démarrage en trombe : dès la première phrase de lancement – quinze petites secondes à peine – une bombe de compassion, lancée par un comédien à la voix de velours :

« Affectionate, caring, adoring... They're emotions expressed openly in the animal kingdom. »

[Ils sont affectueux, tendres, aimants... dans le règne animal, les émotions s'expriment ouvertement.]

D'entrée de jeu, je vais donc devoir sévir, mais comment ? Je décide tout d'abord de mettre un peu de distance, celle du scientifique qui observe la scène : « Dans le règne animal, il n'est pas rare d'**assister** à des scènes touchantes... ». Soit, le zoologue français sera quand même « touché » ; après tout, ces gens-là n'ont peut-être pas forcément un cœur de pierre. Bon, la direction est prise, mais le problème n'est pas encore tout à fait résolu : dans l'original, la phrase est plus longue, le commentaire prend son temps (« affectionate » – *pause* – « caring » – *pause* – « adoring » – *pause*). J'ai besoin d'un peu plus de matière. Je retourne donc à l'image, en espérant qu'elle m'inspirera autre chose pour compléter le commentaire. C'est une suite de plans fixes sur des éléphants adultes en train de batifoler dans l'eau, une femelle chimpanzé qui mordille son petit, etc. Soit, ce sera donc : « Dans le règne animal, il n'est pas rare d'**assister** à des scènes touchantes **entre mâles et femelles, entre adultes et petits.** » J'essaie en général d'éviter ces effets de glose de l'image, mais à la guerre comme à la guerre. Bien sûr, je me demande régulièrement ce qui m'autorise à choisir ceci plutôt que cela, mais il faut sans cesse jongler entre l'impossibilité, étant donné la consigne, de conserver l'original tel quel, et la nécessité de trouver quelque chose qui accompagne l'image. Bien sûr, je pourrais aussi réécrire totalement autre chose, en pensant à Woody Allen réécrivant à sa manière les dialogues d'un film de kung-fu, mais par les temps qui courent, je ne tiens pas à semer tous mes clients « in the wild » !

10 11 33 00 : Le commentaire anglais poursuit dans la même veine, j'esquive tant bien que mal les « emotions », « compassion », « romantic » et autres

niaiseries. Arrivée à la partie « Mating » (l'accouplement), suite logique du volet « Courtship » (la parade amoureuse), je tombe sur un os :

« Perhaps the most **spiritual** of all animal interaction is that of mating. Take the guanacos of Patagonia. »

[de tous les échanges entre animaux, l'accouplement est sans doute l'acte le plus spirituel...]

Aïe ! Que faire ? J'ignore à peu près tout des guanacos de Patagonie mais je me demande ce que l'esprit vient faire là-dedans. Alors je censure et j'invente, au risque peut-être d'enfoncer une porte ouverte : « **Comme la parade amoureuse, l'accouplement peut prendre autant de formes qu'il y a d'espèces.** Prenons les guanacos de Patagonie, par exemple. » Ouf...

10 11 48 00 : Mais ce n'est pas fini, le commentaire enchaîne :

« For these cud-chewing relatives of the alpaca and the lama, procreation is an event **venerated** by the entire family group... a remarkably **touching** spectacle. »

[chez ces ruminants cousins de l'alpaga et du lama, la procréation est un événement célébré par tout le groupe... un spectacle particulièrement touchant]

Récapitulons : je ne peux pas dire que des animaux célèbrent (encore moins « vénèrent ») un acte de procréation, et ce spectacle n'est pas touchant en soi. Je précise en effet que l'image montre un groupe de lamas (on sait, depuis *Tintin au Tibet*, combien le lama a l'air spirituel), massés autour d'un couple en train de copuler. J'ai beau chercher, je n'arrive pas à faire mieux que ceci : « Chez ces ruminants, cousins de l'alpaga et du lama, tous les membres du troupeau assistent à l'accouplement, ce qui donne lieu à d'étonnantes scènes de groupe. » Le « touching » est devenu « étonnant » : j'ai censuré la larme à l'œil, j'ai opté pour le sourcil levé de la surprise. C'est moins sentimental, soit, mais c'est aussi loin de l'objectivité scientifique requise. Tant pis pour cette fois.

10 11 58 00 : Un écueil à peu près évité, un autre surgit devant moi. Sacré guanaco de Patagonie...

« Once the male mounts his partner, the remainder of the guanaco herd surround them as if by instinct. It's an **alliance** that's **celebrated** by all of them, an unparalleled **display of love** in the wild ».

[Lorsque le mâle monte la femelle, le reste du troupeau se masse instinctivement autour d'eux. C'est un acte de communion qui est

célébré par tous, une manifestation d'amour unique dans la nature.]

Si je veux être cohérente avec tout le reste, il faut là aussi que j'élimine toute idée d'« alliance » et de « célébration ». Mais le commentaire insiste tellement sur la fusion spirituelle que je suis soudain prise d'un doute. Je finis par aller faire un tour sur Internet, le temps d'une petite vérification : les guanacos de Patagonie auraient une âme et on ne m'aurait rien dit ?! Je puise donc dans des généralités sur l'instinct de conservation de l'espèce et j'aboutis à ceci : « ... comme si ce moment devait être protégé par l'ensemble du groupe, pour la conservation de l'espèce. »

Je pourrais multiplier les exemples, car ce documentaire était de loin ce que j'ai pu rencontrer de plus exigeant en matière d'adaptation de commentaire. Dans ces moments-là, il m'arrive de me demander s'il s'agit encore de traduction, mais je pense que la question est rhétorique. Je crois même que cette pratique me donne une liberté, comme une aisance aux entournares, par rapport à certains textes plus littéraires, où le respect trop scrupuleux de la lettre nuit parfois à la qualité de la traduction.

Le jour dit, je remets ce travail au labo de doublage. Plus tard, je demanderai si son client (la chaîne) a été satisfait du travail. Réponse lapidaire : « C'est bon, ils n'ont renvoyé que quatre corrections. » Lesquelles, je ne le saurai jamais. Mais de quoi j'me plains ?